

Le contenu de cette fiche synthèse résume les principaux enjeux soulevés par une quinzaine de personnes LGBTQ+ invitées à participer à un atelier réflexif organisé par le Partenariat de recherche SAVIE-LGBTQ en juin 2017 afin de documenter les savoirs expérientiels relatifs aux réseaux sociaux. Ces personnes ont témoigné de leurs réalités et de celles de leur entourage.

Les propos recueillis seront utilisés à des fins d'élaboration de matériel de recherche et d'analyse des résultats, en plus des recensions d'écrits*.

LES RÉSEAUX SOCIAUX : un éclairage sur les principaux clivages actuels

Annie Vaillancourt, co-chercheure – Projet de recherche SAVIE-LGBTQ, sous la direction de Line Chamberland

En sciences sociales, la notion de réseaux sociaux réfère à l'ensemble des liens entretenus par une personne avec les individus de son entourage, ce qui comprend les représentant.e.s des institutions avec lesquelles elle transige¹. Cela n'a donc rien à voir (ou presque) avec Facebook, Tinder et d'autres réseaux virtuels du genre; bien qu'il s'agisse de lieux de plus en plus prisés par les personnes de la diversité pour tisser des liens amicaux et rencontrer des partenaires sexuels ou amoureux potentiels.

À la lumière des propos recueillis dans le cadre de cet atelier réflexif, l'une des principales difficultés rencontrées par les personnes LGBTQ+ en lien avec les réseaux sociaux semble être associée au fait que « *ça nous force à faire notre coming out tout le temps* ». Les personnes aux prises avec de la transphobie ou de l'homophobie/lesbophobie/biphobie intériorisée semblent être particulièrement touchées par cette problématique. En effet, une personne qui n'est pas à l'aise avec son orientation sexuelle ou son identité de genre et voit cette facette d'elle-même comme un aspect négatif ou honteux de sa personne risque d'avoir de la difficulté à se sentir bien en présence d'autres personnes qui connaissent ce côté d'elle-même et à le partager publiquement.

Les personnes plus âgées, par exemple, peuvent être davantage aux prises avec ces difficultés en raison de leur histoire. Marie-Marcelle Godbout, une pionnière qui a fait beaucoup pour l'évolution des mentalités concernant les personnes trans, en

1 Pour en savoir davantage sur la notion de réseaux sociaux, consultez la [fiche synthèse du volet recherche du projet SAVIE-LGBTQ](#), rédigée par Sophie Doucet, candidate à la maîtrise en sexologie à l'UQAM.

*Le déroulement de cet atelier réflexif a été inspiré d'un modèle développé par l'équipe **Vieillesse, exclusions sociales et solidarité (VIES, FRQSC)** qui a fait ressortir sept dimensions d'inclusion/exclusion principales : 1) symbolique, 2) identitaire, 3) sociopolitique, 4) institutionnelle, 5) économique, 6) relationnelle (liens sociaux significatifs) et 7) territoriale. Les participant.e.s à cet atelier ont été invité.e.s à s'exprimer à la lumière de ces sept dimensions.

témoigne². « Les personnes trans ont longtemps été perçues comme des criminelles. Il y a eu des progrès, des avancées sur le plan légal, mais ce qu'on a vécu étant plus jeunes, ça reste. J'ai connu des individus trans âgés qui n'avaient que des cartes d'identité correspondant à leur sexe assigné à la naissance et qui sont morts sans soins. Ils n'allaient pas voir le médecin. Il reste encore beaucoup à faire aussi concernant la transphobie des préposés.e.s, des infirmier.ière.s et autres membres du personnel du réseau de la santé ». « Pour les gens qui ont vécu dans l'idée du péché mortel, faire un coming out, ce n'est pas seulement s'affirmer, c'est comme devenir un porte-parole de sa génération. C'est un poids additionnel », ajoute un.e participant.e à propos du vécu des personnes aînées de la diversité sexuelle.

Au sein des organismes LGBTQ+ jeunesse, on reconnaît que les enjeux des personnes trans sont de plus en plus visibles, mais on déplore le sensationnalisme ambiant concernant les personnes trans et les questions intrusives qu'on leur pose encore trop souvent, sur leurs parties génitales, par exemple. Ces comportements déplacés portent évidemment les jeunes et moins jeunes personnes trans ou non binaires à s'auto-exclure par moments.

« Pour les gens qui ont vécu dans l'idée du péché mortel, faire un coming out, ce n'est pas seulement s'affirmer, c'est comme devenir un porte-parole de sa génération. C'est un poids additionnel. »

Les clivages

Les gens de moins de 40 ans n'ont pas connu l'époque de décriminalisation et de lutte pour les droits humains de base, ce qui, selon des participant.e.s, crée des incompréhensions de part et d'autre parfois au sein de la communauté LGBTQ+, mais aussi de la société en général. La question de savoir comment l'histoire est transmise aux jeunes a d'ailleurs été soulevée au cours de cet atelier. Il y a un devoir de mémoire à faire pour tous ceux et celles qui ont lutté pour la cause LGBTQ+ et tous ceux et celles qui vivent des séquelles de l'époque qui a précédé et suivi cette période sombre d'emprisonnements injustifiés et de honte. « Il y a des aîné.e.s qui n'assisteront pas à des activités pour ne pas être associé.e.s à des personnes présentes qui sont, elles, sorties du placard ». Ils et elles s'isolent par crainte des regards désapprobateurs, marqué.e.s à vie par le côté dramatique de l'histoire LGBTQ+. Même son de cloche dans certaines régions éloignées des grands centres : « Le 17 mai, on est allés dans des centres communautaires pour prendre le thé et les gens nous ont ignorés ou nous ont parlé de leurs petits-enfants. Je ne sais pas où sont les aîné.e.s LGBT en région », souligne une intervenante. « À Montréal ! », croient certain.e.s participant.e.s. En effet,

« Mes parents m'ont dit que c'était OK d'être lesbienne, mais il faut que personne ne le sache. Beaucoup de filles noires autour de moi pensent aussi que c'est OK d'être lesbienne seulement si personne ne le sait. »

plusieurs personnes LGBTQ+ ont décidé et décident encore de déménager à Montréal pour vivre leur vie de personnes gaies ou de personnes trans dans un contexte plus anonyme (loin de leurs familles d'origine et des gens qu'ils et elles ont côtoyés toute leur jeunesse).

Parmi les séquelles de cette période sombre, on retrouve donc l'invisibilité qui mène souvent à l'isolement. Chez les lesbiennes aînées et celles de plus de 40 ou 50 ans, il semble d'ailleurs que

l'invisibilité soit le principal problème rencontré. « Celles que je connais le disent seulement à leur famille », illustre une participante. Chez les plus jeunes, cette situation existe encore au sein de certaines familles lesbophobes ou de communautés où il arrive que les valeurs soient plus traditionnelles : « Mes parents m'ont dit que c'était OK d'être lesbienne, mais il faut que personne ne le sache. Beaucoup de filles noires autour de moi pensent aussi que c'est OK d'être lesbienne seulement si personne ne le sait ».

« On s'invisibilise, les lesbiennes », commente une participante. « Je pense même que nous sommes en voie de disparition ». Principalement à Montréal, semble-t-il, où les jeunes filles s'identifient davantage comme des femmes qui aiment les femmes ou des personnes bisexuelles que comme des lesbiennes. Il semble même être mal vu de se dire lesbienne au sein de certains

2 Marie-Marcelle Godbout a participé à cet atelier peu de temps avant son décès subit le 15 juillet 2017. Souvent qualifiée de « grande dame de cœur », elle est l'une des premières à avoir parlé publiquement des personnes trans dans les médias. Pendant près de quatre décennies, elle a aidé des dizaines de personnes trans grâce à une ligne d'écoute au sein de l'Aide aux trans du Québec, un organisme qu'elle a fondé en 1980.

groupes de la diversité. Les jeunes hommes qui se disent gais ne semblent pourtant pas avoir à composer avec ce type de perception. Le mot « gai » ne semble pas porteur de connotations négatives. Ce qu'on réalise à propos des hommes gais, c'est qu'ils se regroupent toujours autant entre eux qu'autrefois. Il en va de même pour les femmes lesbiennes ou bisexuelles et les personnes trans. Les réseaux sociaux des personnes LGBTQ+ ont donc souvent encore de nos jours pour point commun un groupe d'ami.e.s de la même identité de genre ou orientation sexuelle.

Des inquiétudes sont énoncées par ailleurs concernant les jeunes gais ou bisexuels des régions qui émigrent vers la métropole : « *Je suis inquiète, on les outille, on essaie de les aider, mais plusieurs ne savent même pas c'est quoi un sauna, par exemple* ». Ils ont très peu de connaissances sur les réalités LGBTQ+ en milieu urbain.

Ces clivages intergénérationnels, entre les régions et entre les personnes de la diversité sexuelle et de genre, provoquent donc de l'exclusion au sein même de la communauté LGBTQ+. « *On ne sait plus comment se nommer. On n'a plus de sentiment d'appartenance. On ne se comprend pas. Comment aller vers l'inclusion ?* » Nous nous retrouvons également devant un paradoxe associé à la multiplication des étiquettes. Souhaitons-nous en retirer ou en mettre plus ? L'ajout de lettres à l'acronyme LGBTQ+ (LGBTTIQ2S) semble abonder dans ce dernier sens. Plusieurs personnes de la diversité y tiennent. « *Moi, quand j'étais jeune, je ne connaissais pas le mot gai, je suis heureux aujourd'hui de pouvoir mettre un mot sur ma réalité* ». D'un côté, on reconnaît donc l'importance de nommer les choses, d'admettre que différentes réalités existent et qu'il faut essayer de les comprendre. Toutefois, certaines personnes manquent d'intérêt pour les débats terminologiques. D'autres trouvent l'ajout de lettres et de nouveaux mots (étiquettes) difficiles à comprendre considérant le désir de déstigmatisation et d'inclusion initial. « *Je préfère pour ma part employer l'expression diversité sexuelle et pluralité des genres* », souligne un.e participant.e, parce que c'est plus simple et qu'on ne risque pas d'exclure des gens par omission. « *Dans les écoles secondaires, où il y a des alliances, il y a une grande acceptation. Les jeunes vont de moins en moins vers les lettres et de plus en plus vers le simple désir d'être* ».

**« On ne sait plus comment se nommer.
On n'a plus de sentiment d'appartenance.
On ne se comprend pas. Comment aller
vers l'inclusion ? »**

Les stéréotypes et préjugés relatifs aux origines

Enfin, les stéréotypes et préjugés associés aux origines peuvent aussi engendrer de l'exclusion. « *Les personnes racisées qui arrivent dans le village gay (à Montréal) sont souvent perçues comme hypersexualisées malgré elles* ». Certaines ont l'impression que les gens entrent en relation avec elles uniquement pour vivre des aventures éphémères, parce qu'on les imagine très axées sur la sexualité et ayant des attributs ou compétences en la matière plus exceptionnels que la moyenne. Elles sentent qu'on s'intéresse beaucoup moins à elles pour des relations sérieuses. Ce qu'elles trouvent bien dommage.

Le mot de la fin

« *Quand on laissera les personnes faire ce qu'elles veulent et être ce qu'elles sont au lieu d'axer sur le paraître, on n'aura plus besoin de lutter comme cela et d'organiser des discussions comme celle-là* », a commenté Marie-Marcelle Godbout en fin d'atelier. « *Il faut laisser les gens être ce qu'ils veulent* ». C'est probablement la principale piste de solution à retenir de ces échanges qui ont davantage porté, en fin de compte, sur des expériences d'exclusion que d'inclusion sociale.

Remerciements

Le Partenariat de recherche Savoirs sur l'inclusion et l'exclusion des personnes LGBTQ (SAVIE-LGBTQ) tient à remercier toutes les personnes qui ont partagé leurs savoirs expérientiels au cours de cet atelier réflexif et les organismes suivants qui lui ont référé des participant.e.s :



Pour plus d'information sur le projet
Savoirs sur l'inclusion et l'exclusion des personnes LGBTQ (SAVIE-LGBTQ)
de la Chaire de recherche sur l'homophobie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) :
savie-lgbtq.uqam.ca

La recherche SAVIE-LGBTQ a été rendue possible grâce au financement du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et aux contributions des partenaires et organismes associés au projet SAVIE-LGBTQ.